

«As-tu remarqué mon serviteur Job?»

(3–1) Introduction

«A la une du quotidien s'étalent les manchettes: «Un avion s'écrase en montagne. Quarante-trois tués. Pas de survivants», et des milliers de voix disent en chœur: «Pourquoi le Seigneur a-t-il permis que cette chose terrible arrive?»

«Deux autos entrent en collision parce que l'une d'elles a brûlé un feu rouge, et six personnes sont tuées. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas empêché cela?»

«Pourquoi la jeune maman meurt-elle du cancer et laisse-t-elle ses huit enfants orphelins? Pourquoi le Seigneur ne l'a-t-il pas guérie?»

«Un petit enfant se noie; un autre est écrasé. Pourquoi?»

«Un homme meurt subitement d'un infarctus pendant qu'il monte l'escalier. On retrouve son corps affalé par terre. Sa femme s'écrie du fond de sa souffrance: «Pourquoi? Pourquoi le Seigneur m'a-t-il fait cela? N'aurait-il pas pu penser à mes trois petits enfants qui ont encore besoin d'un père?»

«Un jeune homme meurt dans le champ de la mission. Cela est critiqué par des gens qui demandent: «Pourquoi le Seigneur n'a-t-il pas protégé ce jeune pendant qu'il faisait du prosélytisme?»» (Spencer W. Kimball, *Faith Precedes the Miracle*, p. 95).

Pourquoi les justes, ceux qui aiment et servent Dieu, souffrent-ils? Dans Job 1:8 le Seigneur dit de Job qu'il est «un homme intègre et droit». Alors pourquoi le Seigneur permet-il à Satan d'affliger ce juste qui est son serviteur?

Qui est responsable des ennuis de l'homme? Est-ce le Seigneur qui a envoyé l'avion s'écraser sur la montagne? Est-ce Dieu qui a causé la collision sur la route? Est-ce lui qui a poussé le petit enfant à tomber dans le canal ou qui a fait que l'homme a eu sa crise cardiaque? En réponse à ces questions le président Kimball a dit:

«Répondez, si vous le pouvez. Moi je ne le peux pas, car, bien que sachant que Dieu joue un rôle majeur dans notre vie, je ne sais pas dans quelle proportion il provoque et dans quelle proportion il se contente de permettre. Quelle que soit la réponse à cette question, il y en a une autre dont je suis certain.

«Le Seigneur aurait-il pu empêcher ces tragédies? La réponse est oui. Le Seigneur est tout-puissant et a tout pouvoir de contrôler notre vie, de nous épargner la souffrance, d'empêcher tous les accidents, de conduire tous les avions et toutes les voitures, de nous nourrir, de nous protéger, de nous épargner le travail, l'effort, la maladie et même la mort, s'il le veut. Mais il ne le veut pas» (*Faith Precedes the Miracle*, p. 96).

Le livre de Job est un beau chef-d'œuvre littéraire qui traite de cette question même: pourquoi les justes souffrent-ils? Il y a beaucoup de leçons à retirer du livre, mais il y a une leçon bien précise qui se distingue de toutes les autres: Lorsque ses souffrances furent finies, Job découvrit que le Seigneur «bénit la dernière partie (de la vie) de Job plus que la première»

(Job 42:12). Voyez si vous pouvez découvrir par votre lecture quelles bénédictions Job obtint suite à sa souffrance. En quoi sa «dernière partie» fut-elle meilleure que «la première»?

Instructions aux étudiants

1. L'étude de Job est une entreprise particulièrement difficile dans un ouvrage aussi limité que ce manuel. Habituellement les commentaires sur le livre de Job remplissent plusieurs centaines de pages. Le livre est long et sa forme poétique est souvent difficile à suivre. Nous avons donc pris la décision d'aborder la question autrement dans cette étude. La lecture 3–2 est une analyse du livre de Job qui dégage l'essence du message et l'effet de la forme littéraire. Si vous étudiez soigneusement cette lecture, vous trouverez, lorsque vous lirez le livre de Job lui-même, qu'il vous sera plus facile de le comprendre.

2. Vous trouverez de brèves Notes et commentaires; toutefois la lecture 3–2 est votre principal passage à lire. Lisez les deux avant de lire Job.

3. Lisez le livre de Job.

4. Il n'y a pas de section Points à méditer dans ce chapitre à cause de la longueur de votre passage à lire.

(3–2) Le livre de Job

Keith H. Meservy, professeur assistant d'Écritures anciennes à l'Université Brigham Young, a fait le discours suivant intitulé: «Job: «Je m'attendrais à lui.»»

«On peut considérer que ce que je dis aujourd'hui représente davantage mes réflexions sur le livre de Job qu'une analyse systématique de son contenu. C'est un livre merveilleux et on en a beaucoup parlé au superlatif. Victor Hugo note en particulier: «Le livre de Job est peut-être le plus grand chef-d'œuvre de l'esprit humain.» Thomas Carlyle dit: «Indépendamment de toutes les théories formulées à son sujet, je dis que ce livre est une des choses les plus grandioses qui aient jamais été écrites. Notre premier et plus ancien énoncé de l'éternel problème: le destin de l'homme et le commerce de Dieu avec lui sur la terre. Je pense qu'on n'a rien écrit qui ait un mérite littéraire égal.» Un spécialiste de l'Ancien Testament, H. H. Rowley, fait cette réflexion: «Le livre de Job est la plus grande œuvre de génie de l'Ancien Testament et un des chefs-d'œuvre artistiques du monde» (H. H. Rowley, *The Growth of the Old Testament*, 1966, p. 143). . .

Ce que je trouve intéressant, c'est que le livre de Job est une illustration frappante d'un enseignement qui se trouve dans les *Lectures of Faith* [Discours sur la foi], qui dit que pour persévérer dans la fidélité dans cette vie, on doit savoir trois choses: que Dieu existe, qu'il est parfait dans sa personnalité et dans ses attributs et que le mode de vie que l'on mène est agréable au Sei-

gneur. S'il manque l'un quelconque de ces éléments, c'est tout le fondement de la foi qui manque. Job est considéré comme un homme d'une grande foi; recherchons ces éléments dans sa vie.

«Le tout premier verset du livre le décrit comme un homme qui était «intègre et droit; il craignait Dieu et s'écartait du mal» (1:1). Chose caractéristique, le Seigneur reconnaît dans des termes identiques la valeur de cet homme (1:8). Il est essentiel de constater cette franche reconnaissance de la valeur morale de Job par l'auteur et surtout par le Seigneur si l'on veut comprendre suffisamment la question sous-jacente de ce livre: pourquoi le juste souffre. Or, c'est cette valeur morale même qui devint le sujet d'une contestation avec l'Adversaire (hébreu: *Satan* = adversaire, ici: *hasatan* = l'Adversaire). Il dit cyniquement que la bonne conduite et le respect de Job ont été fortement renforcés par le Seigneur quand il a donné à Job une vie aussi prospère et aussi féconde: qui ne servirait pas Dieu dans de telles circonstances?

«Celui qui pose de telles questions n'apprend jamais. Une autre fois il allait conduire ce même Seigneur, la parole maintenant faite chair, au sommet d'une haute montagne pour lui proposer d'acheter sa fidélité d'une manière qui rappelle la façon dont il pensait que la Parole avait achetée la fidélité de Job: en lui montrant tous les royaumes du monde et leur gloire et en promettant ensuite à celui qui n'avait aucun endroit ne fut-ce que pour poser la tête, que «je te donnerai tout cela, si tu te prosternes et m'adores» (Matthieu 4:8-9). Quelle contrariété cela doit être pour Satan de se rendre compte qu'en de telles occasions il n'a jamais la valeur authentique. Ironie du sort, celui qui dit: «Retire-toi Satan! Car il est écrit: tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et à lui seul, tu rendras un culte» (v. 10), mit Job entre les mains de ce même Adversaire en disant: «Tout ce qui lui appartient est en ton pouvoir, seulement ne porte pas la main sur lui» (Job 1:12).

«En un seul jour Job fut réduit à la pauvreté: tous les fondements de sa richesse, les bœufs, les ânes, les serviteurs, les brebis, les chameaux et même sa postérité furent rayés du monde des vivants. La soumission avec laquelle Job réagit à un coup aussi dévastateur fut aussi complète que celle de Jésus: «Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu j'y retournerai. L'Éternel a donné, et l'Éternel a ôté; que le nom de l'Éternel soit béni!» (1:21). «En tout cela, dit la Bible, Job ne pécha pas et n'attribua rien de scandaleux à Dieu» (1:22).

«Satan s'était trompé en pensant que les biens, la richesse et même la postérité étaient l'essence de la vie de Job, puisque la signification de la vie transcendait pour lui la perte de tout cela. . .

«Avec une foi impeccable, il avait maintenu le gouvernail dans la même direction et conservait son intégrité (2:3).

«Satan, cherchant des raisons plus profondes à la fidélité de Job, vint à la conclusion que Job finirait par se détourner du Seigneur si l'on pouvait lui faire suffisamment de mal. «Peau pour peau! Tout ce que possède un homme, il le donne pour sa vie. Mais étends la main, touche à ses os et à sa chair, et je suis sûr qu'il te maudira en face.» Le Seigneur répliqua simplement: «Le voici, il est en ton pouvoir: seulement, épargne sa vie» (2:4-6). Avec sa puissance diabolique, Satan infligea alors à Job des ulcères malins, le rendant si malheureux que sa femme l'exhorta à maudire Dieu et à

mourir. Avec héroïsme, Job répondit simplement: «Quoi! Nous recevions de Dieu le bien, et nous ne recevions pas aussi le mal!» Notre auteur conclut succinctement: «En tout cela, Job ne pécha point par ses lèvres» (2:10). Il était ainsi démontré que la thèse de Satan était fautive, la foi de Job n'avait pas faibli, et raison était donnée au Seigneur.

«Mais il apparaît bientôt que la lutte de Job n'était pas terminée. Son épreuve, aussi dure qu'elle fût, ce n'était pas simplement d'être appauvri, laissé sans postérité et affligé par la souffrance pendant un jour pour ensuite trouver le soulagement après avoir réussi l'épreuve. L'œuvre du temps devait aiguïser sa souffrance, approfondir sa déception et intensifier son découragement, pour voir si une tension accrue aurait raison de sa volonté et l'éloignerait du Seigneur. Job avait bien supporté le choc initial, mais persévérerait-il lorsque des vagues successives engouffreraient la réalité totale de sa vie quotidienne? Cette question, ni lui ni le diable ne pouvaient y répondre au départ. Le temps fut donc chargé de saper la force intérieure de Job jusqu'à ce qu'il devînt malheureux, malheureux d'esprit et de corps, si malheureux en fait que la mort lui apparaîtrait comme une amie désirée, consolatrice, libératrice. Qui peut imaginer son état d'esprit à ce stade? Peut-être certains d'entre nous, peut-être aucun de nous. Mais il y a une chose qui est claire. Si nous voulons nous faire une idée quelconque de ses sentiments, nous devons voir sa vie dans la perspective qu'il en avait. Job nous le permet en ouvrant son cœur et en opposant d'une manière frappante sa misère actuelle à son état bienheureux d'autrefois.

«L'auteur lui-même fournit le détail que Job, autrefois, avait été un des plus grands de tous les hommes de l'Orient. Il montre ensuite Job repensant avec nostalgie, au travers de son chagrin, à cette époque où Dieu le protégeait comme si c'était naturel, où sa lampe brillait sur la tête de Job et où à sa lumière il s'avancait dans les ténèbres. A ce moment-là, tous les hommes, jeunes et vieux, princes et nobles avaient la même déférence pour Job. Considéré à tous les niveaux de la société, son avis était souvent recherché et jamais contredit. Aimé de tous, il était une bénédiction pour tous ceux qui étaient dans le besoin. Dans de telles circonstances, c'était un grand réconfort pour Job d'avoir le sentiment qu'il était aussi ferme qu'une racine dans une terre bien arrosée. Ses jours se multiplieraient comme le sable, et il mourrait en sécurité dans son nid, entouré de sa gloire, demeurant comme un chef parmi son peuple [notez les paroles de Job dans 29:2-11; 18:20].

«Et puis il y eut le changement. Nous avons déjà constaté la perte de la richesse, de la santé et de la postérité. Mais sa souffrance continua à augmenter en vagues successives jusqu'à ce que la mort semblât être le seul moyen de le délivrer d'une vie plongée dans la douleur. Quelles furent ces vagues de souffrance?

«Premièrement: Nous devons reconnaître, sans savoir exactement ce que c'était, de quoi il souffrit physiquement. D'abord les symptômes: certains ont dit qu'il avait apparemment l'éléphantiasis. Des ulcères malins, qui sont un des symptômes de cette maladie, avaient attaqué le corps de Job, formant de grosses pustules qui le démangeaient tellement qu'il se servait d'un tesson pour les gratter. Son visage était si défiguré que ses amis ne pouvaient plus le reconnaître.

Des vers ou des larves apparurent dans les lésions (7:5). Son haleine devint si fétide et son corps émit une telle odeur que même ses amis l'avaient en horreur (10:17 et suivants), et il chercha refuge en dehors de la ville sur le dépôt d'immondices où vivaient les pestiférés et les lépreux. La souffrance était sa compagne constante (30:17, 30) ainsi que des cauchemars épouvantables (7:14) (*The Westminster Study Edition of the Holy Bible*, The Westminster Press, Philadelphie, p. 641, note). . .

«Deuxièmement: Alors qu'autrefois jeunes et vieux, princes et nobles honoraient Job, il se sentait maintenant insulté par ceux que la société elle-même rejette, qui vivent aux abords de la ville, parmi les buissons, le long des fossés ou dans les cavernes.

«Job dit à leur sujet: «De plus jeunes que moi sourient à mon sujet. Ceux dont je méprisais trop les pères pour les mettre parmi les chiens de mon troupeau. . . On les chasse du milieu (des hommes), on crie après eux comme après un voleur. . . êtres vils et innommables, ils sont repoussés du pays. Et maintenant, je suis l'objet de leurs chansons, je suis en butte à leurs propos. Ils ont horreur de moi, ils s'éloignent de moi. Ils ne se retiennent pas de me cracher au visage. Puisque (Dieu) a mis à découvert ce qui me restait et qu'il m'a humilié, ils rejettent tout frein devant moi. Ces misérables se lèvent à ma droite et me poussent les pieds, ils se frayent contre moi des chemins de malheur; ils coupent mon propre sentier et travaillent à ma perte. . . » (30:1; 5, 8-13). . .

«Perdre sa prospérité, ses biens et sa richesse et la sécurité qui en découlait était une chose; perdre la santé et la force et avoir la compagnie quotidienne de la souffrance et de la misère en était une autre, mais pour une raison inexplicable, Job subit à ce moment critique de sa vie une perte qui, à sa façon, fut sans doute plus importante que toutes les autres. Il perdit le soutien que des amis loyaux et des parents aimants auraient pu lui donner s'ils l'avaient entouré à ce moment éprouvant de sa vie. Mais, chose étrange, cela ne devait pas être. Ainsi, au moment de son plus grand besoin, Job était terriblement seul, isolé de tous ceux qui auraient pu compatir à son malheur à ce moment éprouvant. Et, ici encore, il tint le Seigneur pour responsable d'avoir provoqué cette rupture entre ses amis et lui.

«Il a éloigné de moi mes frères, et ceux qui me connaissaient se sont dispersés loin de moi; je suis abandonné de mes proches, je suis oublié de mes intimes. Les hôtes de ma maison et mes servantes me considèrent comme un étranger, je ne suis plus à leurs yeux qu'un inconnu. J'appelle mon serviteur, et il ne répond pas; je dois le supplier de ma bouche; mon haleine est repoussante pour ma femme, je suis devenu fétide pour les fils de mes entrailles. Même les gamins me rejettent; si je me lève, ils parlent contre moi. Ceux que j'avais pour confidents m'ont en horreur, ceux que j'aimais se sont tournés contre moi. Mes os sont attachés à ma peau et à ma chair; je n'ai gardé que la peau des dents. Ayez pitié, ayez pitié de moi, vous, mes amis! Car la main de Dieu m'a frappé. Pourquoi me poursuiviez-vous comme Dieu (me poursuit)? N'êtes-vous rassasiés de ma chair?» (19:13-22).

«Même la femme de Job avait perdu espoir et, ne pouvant le consoler, se sentant impuissante, lui disait plutôt: «Maudis Dieu et meurs.» Dans de telles circon-

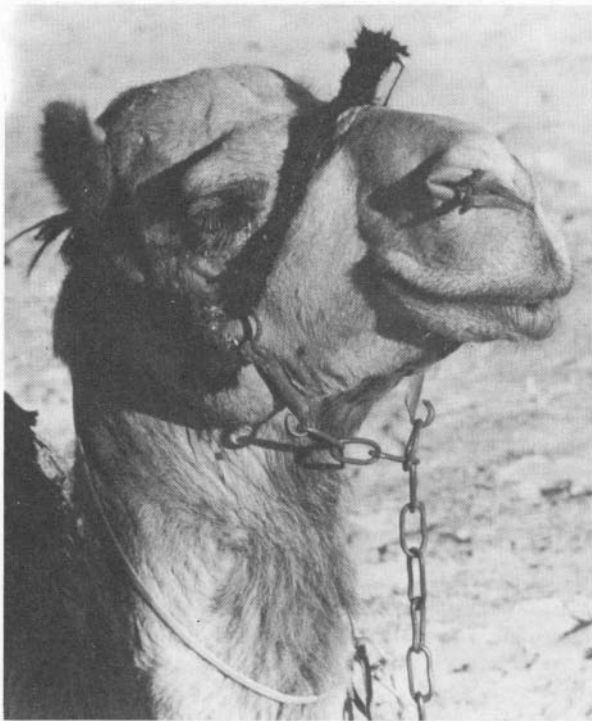
stances, «quand vient le doute, quand l'espoir s'enfuit beaucoup, du fond de leur souffrance, se sont tournés vers «toi qui demeures» pour qu'il reste avec eux, ayant besoin de sa présence; à part sa grâce, qu'est-ce qui peut contrecarrer la puissance du Tentateur? C'était aussi le cas de Job. La lampe de Dieu n'avait-elle pas toujours brillé auparavant sur sa tête chaque fois qu'il s'avançait dans les ténèbres? Dieu n'avait-il pas toujours veillé en ami sur sa tente? (29:3-5). Assurément Job pouvait de nouveau se tourner vers le Seigneur en cette époque de détresse. . .

« . . . Mais les cieus restaient silencieux. Et, comme nous le savons, le silence lui-même était devenu, pour une bonne raison, un élément de l'épreuve. Mais quel problème cela posait à Job. Des ténèbres profondes et déprimantes l'intimidaient par leur horrible noirceur et le terrifiaient par leur ampleur. Ecoutez-le supplier le Seigneur avec angoisse pour qu'il apporte à son âme un soulagement, un soulagement qui comporterait une réponse à sa question persistante mais toujours sans réponse: Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?

« . . . «Pourquoi caches-tu ta face et me prends-tu pour ton ennemi?» (13:20-24). «Si je crie à la violence, nul ne répond: si j'appelle au secours, point de jugement! Il m'a barré la route, et je ne puis passer; il a mis des ténèbres sur mes sentiers» (19:6-8). «Puisse-t-il être l'arbitre entre l'homme et Dieu, entre le fils d'homme et son ami!» (16:21) «Oh! si je savais où le trouver, si je pouvais arriver jusqu'à sa résidence, j'exposerais devant lui mon droit, je remplirais ma bouche d'arguments, je connaîtrais les propos par lesquels il me répondrait, et je pourrais comprendre ce qu'il me dirait! Emploierait-il toute sa force à me faire un procès? Non, mais au moins il ferait attention à moi. Ce serait là un homme droit qui argumenterait avec lui, et je serais pour toujours absous par mon juge. Mais, si je vais à l'orient, il n'y est pas; à l'occident, je ne le remarque pas; est-il occupé au nord, je ne puis le voir; se cache-t-il au midi, je ne puis l'apercevoir» (23:3-13).

«C'est ainsi que Job privé, d'une manière inexplicable à son esprit, de sa richesse, de sa famille et de sa santé, passant chaque jour dans une grande souffrance, privé du soutien psychologique et spirituel d'amis et de parents qui auraient dû se soucier de lui, se trouve en fin de compte privé du soutien du Seigneur, le plus grand de tous les consolateurs. Personne ne semble avoir demandé à Job laquelle de ces pertes l'affligeait le plus; mais, au commencement du moins, Job pouvait dire du Seigneur qu'il avait donné et qu'il avait aussi ôté. On peut donc croire qu'à la longue il connut sa plus grande perte et son besoin le plus profond quand il finit par se rendre compte que le Seigneur ne répondait pas à l'appel qu'il lui lançait du fond du cœur. . .

«Ces sentiments personnels de Job exposent dans une certaine mesure sa souffrance physique, psychologique et spirituelle et nous préparent à accepter son sentiment que dans de telles circonstances la mort, par contraste, serait une grande consolation. Nous devons cependant bien remarquer que Job ne semble jamais avoir envisagé le suicide. Il se contentait d'aspirer à la mort. C'est dans ces circonstances que trois consolateurs entrent en scène. Il faut porter à leur crédit que, par déférence pour Job, ils restèrent silencieux jusqu'à ce qu'il eût parlé. Les premières paroles qu'ils l'entendirent prononcer montrent à quel point et avec quelle



Les animaux sont une forme de richesse en Orient



ferveur il désirait une mort qui ne cessait de se soustraire à ses aspirations [voir Job 6:8-11]. . .

«Job, s'étant partiellement déchargé, entendit le premier des consolateurs, qui lui présenta ce qui allait maintenant être le comble de son affliction: le malaise de consolateurs à qui il finit par dire: «Vous êtes tous des consolateurs pénibles.» Il avait essayé de leur exprimer la profondeur de son angoisse et eux, ne le comprenant pas, rejetaient le cri de son âme et tiraient leurs propres conclusions sur son besoin fondamental, et, ce faisant, en déduisaient qu'il avait abandonné le Seigneur et que par conséquent il subissait l'affliction divine. Ils prescrivaient le repentir s'il voulait espérer un jour retrouver la faveur divine. L'accusation de péché qu'ils portaient contre lui, alors qu'il savait qu'il était innocent, l'irrita. Ils parlaient aveuglément, non de ses besoins, mais des leurs. Alors qu'il affirmait son intégrité, ils l'accusaient de pharisaïsme et essayaient de plus en plus de l'arracher à ce qu'ils considéraient comme une suffisance issue de son indéclinable pharisaïsme. Cette incompréhension mutuelle finit par causer la frustration chez Job et chez ses consolateurs.

«La première accusation de péché fut portée par Eliphaz, qui commença en termes généraux mais finit par accuser Job de péchés précis, de péchés auxquels aucune personne qui le connaissait vraiment ne pourrait ni ne voudrait croire.

«En soulevant l'idée que Job lui-même avait été le genre de personne qui avait toujours «fortifié les mains languissantes. . . relevé celui qui trébuchait [et]. . . affermi les genoux qui pliaient» (4:3-4), ils se sentaient encouragés à proposer à Job le genre d'aide qu'il avait, dans leur estimation, donnée aux autres. Dans l'esprit d'Eliphaz, cela signifiait obliger Job à affronter son besoin véritable: une évaluation honnête de sa situation. Voici ce qu'il dit: «Souviens-toi donc: quel est

l'innocent qui a péri? Et où les hommes droits ont-ils disparu? Comme je l'ai vu, ceux qui labourent l'injustice et qui sèment ce qui est pénible, en moissonnent (les fruits); ils périssent par le souffle de Dieu, ils sont consumés par le vent de sa colère» (4:7-9). Dans son esprit cela ne faisait aucun doute: Job semblait avoir été retranché, avoir ressenti le vent de la colère de Dieu et son souffle. L'insinuation n'était que trop claire pour Job.

«Sans vouloir contester la validité de la loi de la moisson ou le principe de la cause et de l'effet, partir des effets pour remonter à la cause et en conclure que seule une vie qui n'est pas en harmonie avec le Seigneur peut produire le genre d'effets que Job obtenait, c'est quelque chose que nous, les lecteurs, le Seigneur, Satan et Job savons tous être une démarche erronée. Et ce jugement sans valeur rendait leur conseil hors de propos. Mais ce n'était pas là le seul problème que leur conseil posait à Job. La double perte que causait leur sorte de consolation était la privation du soutien si nécessaire qu'ils auraient pu lui donner s'ils avaient compris sa vraie situation et aussi l'obligation de prêter l'oreille à une critique destructive revêtant la forme d'insinuations qui dut saper ce qui lui restait de force et démolir un homme dont les jours se passaient déjà dans le désespoir. Le conseil final qu'Eliphaz donna à Job fut de s'humilier, de consacrer sa vie à Dieu et de ne pas mépriser son châtement, et alors le Seigneur le guérirait et panserait ses plaies. Un baume? Du vinaigre, oui!

«Job tenta d'établir une communication à un autre niveau, espérant obtenir un peu de compréhension en leur disant à quel point ses souffrances lui faisaient réellement mal: «Oh! S'il était possible de peser ce qui m'irrite, et si l'on mettait toutes mes calamités ensemble sur une balance, elles seraient maintenant plus

pesantes que le sable de la mer (6:2-3). Il leur demandait quelque chose qu'il avait demandé au Seigneur. S'ils voulaient réellement répondre à ses besoins, ils devaient l'aider à voir clairement ce qu'il devait faire pour obtenir à nouveau la faveur divine. «Instruisez-moi, et je me tairai; faites-moi comprendre en quoi je me suis égaré. Que les discours droits sont persuasifs! Mais que prouvent vos reproches?» (6:24-25). Job savait qu'ils n'avaient pas encore découvert la source de son problème mais les invitait honnêtement à avoir une perception plus claire de sa situation malheureuse.

«Après l'insinuation de Bildad (8:2-6) et le long discours de Job (chapitres 9-10), Tsophar intervient dans la discussion, demandant si un aussi long discours pouvait donner raison à qui que ce soit. En réalité il soupçonne Job de se trouver des justifications et l'accuse en plus de mentir et de se moquer. «Tes bavardages feront-ils taire les gens? Te moques-tu, sans que personne te confonde? Tu dis: mon savoir est sans reproche, et je suis pur à tes yeux [de Dieu]. Oh! Si Dieu voulait parler, s'il ouvrait les lèvres devant toi, et s'il t'annonçait les secrets de sa sagesse, qui dépasse la raison, tu saurais alors que Dieu, pour toi, laisse dans l'oubli une partie de ta faute» (11:3-6). Tsophar, en bon ami qu'il était, paraissait bien disposé à remuer dans la plaie le fer qu'Eliphaz avait allègrement enfoncé dans le cœur tendre de Job. «Pour toi, dit-il, si tu diriges ton cœur et si tu étends tes mains vers Dieu, si tu éloignes l'injustice de ta main. . .» (11:13-20).

«Nous ne disposons pas du temps nécessaire pour commenter le reste des discours. Job persiste dans son affirmation qu'étant homme intègre il faisait ce qu'il avait à faire. S'il devait faire ce qu'ils proposaient et aller soit à droite, soit à gauche par rapport à ce qu'il était, il s'écarterait de la vérité. Ayant demandé au Seigneur et à ses semblables de mieux le diriger, il avait appris que le Seigneur n'avait rien dit, et les consolateurs, quoique disant beaucoup de choses, avaient mal jugé de sa situation et, par conséquent, n'avaient rien dit de pertinent.

«D'après le caractère positif des affirmations de Job, certains voient en lui un personnage arrogant et pharisaïque, mais les données dont nous disposons suggèrent exactement l'inverse. C'était un homme dont les bonnes relations avec le Seigneur l'amenaient à parler avec une grande assurance. Il y a dans ce livre des passages merveilleux qui révèlent son intégrité d'une manière frappante. Par exemple: «Dieu est vivant, lui qui écarte mon droit, le Tout-Puissant qui remplit mon âme d'amertume. Aussi longtemps que j'aurai ma respiration, et que le souffle de Dieu sera dans mes narines, mes lèvres ne prononceront pas d'injustice, et ma langue ne murmurerà rien de faux. Loin de moi la pensée de vous donner raison! Jusqu'à ce que j'expire, je ne renoncerai pas à mon intégrité» (27:2-6, cf. ch. 31).

«Ce que Job dit à propos de lui-même nous révèle la raison importante pour laquelle il continuait à avoir confiance au Seigneur. Il savait que la façon de vivre qu'il avait adoptée était agréable au Seigneur. Il savait aussi qu'il avait maintenu cette façon de vivre dans de grandes difficultés, ce qu'il considérait aussi comme étant une épreuve de la part du Seigneur. C'est ainsi que Job, homme craignant Dieu, conserva son intégrité non seulement vis-à-vis de Dieu, mais aussi vis-à-vis de lui-même, sachant que tous deux étaient en

accord complet. En même temps, le fait qu'il maintenait sa confiance au Seigneur dans un moment aussi difficile en dit long sur sa connaissance de la nature et de la personnalité du Seigneur qu'il servait. Et c'était bien entendu cela qui était au cœur de son épreuve: pourquoi continuer à servir le Seigneur quand la vie et sa signification semblaient si opposées à la nature et à la personnalité de Job? L'Adversaire lui-même avait conclu que des circonstances intolérables comme celles-ci chasseraient les derniers sentiments de loyauté du cœur du disciple le plus ardent du Seigneur. Mais il ne savait pas à quel point Job connaissait le Seigneur et que mieux on connaît le Seigneur, plus il apparaît comme digne de confiance. Par conséquent cette expérience sur Job dut le décontenancer et le décourager dans son rôle d'adversaire. Et Job, presque comme s'il savait ce que l'Adversaire avait en tête, vida son cœur devant ses consolateurs en exprimant une intégrité et une foi qu'il serait difficile si pas impossible d'égaliser dans de telles circonstances et, ce faisant, donna la réponse définitive à l'Adversaire.

«Taisez-vous, laissez-moi! C'est moi qui veux parler! Il m'en arrivera ce qu'il pourra. Pourquoi saisis-je ma chair entre les dents et mettrai-je ma vie dans ma main? *Même s'il voulait me tuer, je m'attendrais à lui; oui, devant lui je défendrais ma conduite. Cela même peut m'être salutaire*, car un impie n'ose paraître en sa présence. Ecoutez, écoutez mon propos: que mon explication (parvienne) à vos oreilles. Voici que je veux présenter mon droit; *je sais que c'est moi qui ai raison*» (13:13-18). Ce n'est pas là une voix arrogante et orgueilleuse, mais la voix d'un fils de Dieu qui détient l'assurance divine, qui connaît la source de sa force et de son intégrité.

«Dans la fournaise ardente, Job avait montré, non seulement à l'Adversaire mais aussi à lui-même, que la connaissance correcte de Dieu et les relations correctes avec lui avaient plus de valeur que tout ce qu'il avait retiré de la vie, y compris de longues années, la postérité, les amis et la famille, et même la sagesse et la santé. La simple et profonde formule de Job «*même s'il voulait me tuer, je m'attendrais à lui*» devient par conséquent la réfutation absolue de tout argument avancé par l'Adversaire quant à la raison pour laquelle les hommes servent le Seigneur et montre que le diable mentait ou se trompait quand il disait le contraire. C'est donc dans ce treizième chapitre, où Job montre à quel point sont profondes sa connaissance et sa foi en lui, et non au dix-neuvième ou au quarante-deuxième, que l'on atteint le point culminant du livre de Job.

«Dans cette lumière, le président McKay a dit qu'il a toujours pensé que le but du livre de Job était de souligner le fait que le témoignage de l'Esprit, le témoignage de l'Évangile, se situe au-delà du pouvoir de tentation de Satan ou de toute influence physique» (consécration de l'annexe du temple de Salt Lake City en 1963, Deseret News). Le livre de Job devient donc un grand témoignage pour nous de cette grande vérité. Ainsi donc les trois choses que l'on doit savoir si l'on veut avoir foi au Seigneur se reflètent toutes dans la vie de Job. Son merveilleux témoignage: «Je sais que mon Rédempteur est vivant» (19:25) montre à quel point il connaissait bien l'existence du Seigneur. Une affirmation comme celle qui se trouve au chapitre 13: «*Même s'il voulait me tuer, je m'attendrais à lui*» montre à quel point il connaissait l'Être en qui il avait

confiance. Et finalement la connaissance que le genre de vie qu'il menait était agréable au Seigneur, tout cela lui donna la force de rester fidèle lorsque l'adversité s'abattit sur sa vie. Sa vie est par conséquent l'illustration frappante que l'on obtient cette foi quand on sait que Dieu existe, qu'il est parfait dans sa personnalité et ses attributs et que le genre de vie que l'on mène est agréable au Seigneur. . .

« . . . cette rencontre personnelle était de toute évidence plus substantielle qu'il ne le semble à première vue au lecteur. Il y avait davantage ici qu'une démonstration par le Seigneur à l'Adversaire de la raison pour laquelle les hommes le servent. On doit en déduire que l'expérience avait en fin de compte sa plus grande signification pour Job plutôt que pour le Seigneur ou Satan. . .

« Nous notons ailleurs que le Seigneur était aux côtés de Job et que Job le savait. Il se peut donc bien que comme dans le cas du jeune homme riche qui vint trouver Jésus en lui demandant: «Que dois-je faire pour hériter la vie éternelle?», qu'il y ait également eu chez Job une chose qui lui manquait et que le Seigneur d'ayant regardé l'aima; puis il lui dit: il te manque une chose. . . » (Marc 10: 17-21) et la seule chose qui manquait à Job c'était la perfection de sa foi, comme peut le laisser entendre l'extrait suivant des *Lectures on Faith*. Car sa foi ne pouvait être rendue parfaite que s'il sacrifiait tout ce qu'il avait, sachant qu'il avait sacrifié tout ce qu'il avait parce que le Seigneur l'avait commandé: après tout, il savait que le Seigneur était responsable de son malheur. Et, de par sa nature même, un sacrifice est une épreuve d'obéissance, et l'obéissance est un signe de foi. Gardez Job à l'esprit pendant que vous lisez le texte suivant:

« Il est absolument essentiel que l'on sache véritablement que le mode de vie que l'on mène est conforme à la volonté de Dieu, pour pouvoir avoir cette confiance en Dieu sans laquelle nul ne peut obtenir la vie éternelle. C'est cela qui permit aux saints d'autrefois de supporter toutes leurs afflictions et toutes leurs persécutions et d'accepter joyeusement d'être dépouillés de leurs biens, sachant (ne se contentant pas simplement de croire) qu'ils avaient des possessions plus permanentes » (Hébreux 10:34). . .

« Remarquons ici qu'une religion qui n'exige pas le sacrifice de tout n'a en aucune façon une force suffisante pour produire la foi nécessaire pour la vie et le salut; car, dès le début de l'existence de l'homme, la foi nécessaire pour bénéficier de la vie et du salut n'aurait jamais pu s'obtenir sans le sacrifice de toutes les choses terrestres. C'est par ce sacrifice, et par celui-là seulement, que Dieu veut que les hommes aient la vie éternelle; et c'est par le sacrifice de toutes les choses terrestres que les hommes savent véritablement qu'ils font ce qui est agréable aux yeux de Dieu. Quand l'homme a donné en sacrifice tout ce qu'il a pour la cause de la vérité, ne retenant même pas sa vie, et croyant devant Dieu qu'il a été appelé à faire ce sacrifice parce qu'il cherche à faire sa volonté, alors il sait, d'une manière tout à fait certaine, que Dieu accepte et acceptera son sacrifice et son offrande et qu'il n'a pas cherché ni ne cherchera sa face en vain. Dans de telles circonstances, il peut donc obtenir la foi nécessaire pour saisir la vie éternelle.

« Ainsi donc ceux qui font le sacrifice auront le témoignage que leur façon de faire est agréable aux

yeux de Dieu: et ceux qui ont ce témoignage auront la foi pour saisir la vie éternelle et seront rendus capables, par la foi, de persévérer jusqu'à la fin et de recevoir la couronne qui est réservée à ceux qui aiment l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ. . . » (*Lectures on Faith*, N. B. Lundwall, Salt Lake City, Utah, n. d. pp. 57-59).

« L'histoire de Job démontre l'exactitude de cette notion. Nous arrivons alors à la fin du livre où nous voyons le Seigneur essayer, par des figures de style frappantes, d'ébranler Job pour avoir eu la présomption de douter de sa façon d'agir à son égard (chapitres 38-39). Job est alors prié d'expliquer pourquoi il a fait cela. «Le discutaillieur va-t-il faire un procès au Tout-Puissant? Celui qui conteste avec Dieu a-t-il une réponse à cela?» (40:2). Job reconnaît qu'il a parlé une fois, mais, pour des raisons qui apparaissent plus tard (voir ci-dessous), il promet de ne pas parler deux fois (40:3-5). Le Seigneur demande ensuite: «Me condamneras-tu pour te justifier?» (40:8). Quelles questions pénétrantes! D'autres symboles frappants de la puissance et de la sagesse de Dieu suivent aux chapitres 40 et 41, amenant Job à confesser qu'il a exprimé des choses qu'il ne comprenait pas (42:3). Job a de nouveau appris à ne pas conseiller le Seigneur mais à prendre «conseil de lui» (Jacob 4:10). . .

« C'est là quelque chose que Job comprenait (chapitre 9), mais maintenant, d'une manière qui est inexplicable pour nous, il en était arrivé à comprendre quelque chose de plus concernant le Seigneur grâce à une expérience «visuelle» que lorsqu'il avait simplement «entendu» parler de lui. Il dit: «Mon oreille avait entendu parler de toi; mais maintenant mon œil t'a vu. C'est pourquoi je me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre» (42:5-6).

« L'épreuve étant terminée, Job avait reçu cette bénédiction, il percevait maintenant ce qui n'est pas perceptible. Ce que cela veut dire c'est que Job acceptait maintenant tout ce qui lui était arrivé sans mettre davantage en doute la providence divine. C'est presque comme si Job finissait par dire: «Tout est bien! Tout est bien!» Sa rencontre personnelle la plus récente avec le Seigneur, quelle qu'en fût la nature, lui avait enseigné cela.

« Il est difficile de vivre sous tension, mais la mortalité - où nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière confuse - en est pleine. Il y a toujours des réponses finales à ce qui peut sembler être une absence de signification ou d'explication dans notre vie, bien qu'elles ne nous apparaissent pas directement, mais le Seigneur a promis de les fournir un jour (D&A 121:28-32; 101:27-35). Quiconque tient absolument à ce qu'une bonne croyance religieuse explique toutes les contingences de la vie pour pouvoir y croire et l'accepter, devrait relire Job ou écouter l'avis de Harold B. Lee qui affirmait:

« La religion n'a pas pour fonction de répondre à toutes les questions concernant le gouvernement moral de Dieu dans l'univers, mais de donner, par la foi, le courage d'aller de l'avant malgré les questions auxquelles on est incapable de trouver la réponse dans sa situation actuelle. C'est pourquoi, prenez garde à vous-mêmes, et, comme l'a dit un jour un penseur profane plein de sagesse: «Si le moment vient où vous estimez ne plus pouvoir rester fidèles à votre foi, restez-y quand même fidèles. Vous ne pouvez pas

aborder l'incertitude et les dangers de demain sans la foi» (*Church News*, source non citée) (Keith H. Meservy, «Job: «Yet Will I Trust in Him»», pp. 139–53).

NOTES ET COMMENTAIRE SUR JOB

(3–3) Job. Comment le livre de Job est-il organisé?

Beaucoup de biblicistes divisent le livre de Job en trois parties: le prologue, le poème et l'épilogue. Les chapitres 1 et 2 sont le prologue qui plante le décor et introduit l'intrigue. Les chapitres 3 à 42:6 sont le poème qui est écrit dans une forme poétique hébraïque (même si le langage de la traduction française est très poétique dans ces chapitres, il ne parvient pas à restituer la qualité et la forme poétique de l'hébreu original). Le poème contient les discours des trois amis de Job, les réponses que celui-ci leur fait et les discours du jeune Elihou, qui pense qu'il peut apporter une meilleure solution à l'énigme de la souffrance de Job qu'Eliphaz, Bildad et Tsophar. Les onze derniers versets de Job sont l'épilogue qui rapporte simplement la bénédiction et la conclusion finales du Seigneur. Comme le prologue, ce dernier passage est écrit en prose.

(3–4) Job 1:1. Job a-t-il réellement existé?

Les savants se sont moins souciés de savoir qui était Job que de savoir s'il était ou non quelqu'un de réel. Adam Clark écrit à propos de l'identité et de l'existence de Job: «Je ne vais pas ennuyer mes lecteurs en leur énonçant les arguments qui ont été utilisés par les érudits, pour et contre les détails déjà cités; pour ce faire, je devrais transcrire une grosse quantité de documentation qui, même si elle montre une grande érudition chez les auteurs, édifierait très certainement peu la grande masse de mes lecteurs. Ils voudraient sans doute naturellement connaître mon avis en la matière; et ils ont droit à cet avis: c'est celui que j'ose exprimer, celui que je ne suis pas disposé à taire. Je crois que Job a réellement existé et que son histoire constitue un fait réel» (*The Holy Bible. . . with a Commentary and Critical Notes*, 3:5).

Meservy note: «Bien que certains savants estiment que le livre n'est pas l'histoire véridique d'un homme qui a existé, je pense que la majorité des savants le croient. C'est, nous le concédons, une œuvre littéraire avec un prologue (chapitres 1–2) et un épilogue (chapitre 42) qui a été composée sous forme narrative, et un corps (3–41) qui a été composé en poésie hébraïque, mais dire que c'est une composition littéraire, ce n'est pas nier les faits réels sur lesquels elle se base, pas plus que dire qu'un livre, une pièce de théâtre ou même une pièce musicale basée sur la vie de Joseph Smith ne sont pas vrais parce qu'il s'agit d'œuvres artistiques ou littéraires. Ezéchiel et Jacques, par exemple, considèrent Job comme un personnage historique et le citent parmi les grands personnages connus pour la puissance de leur foi et de leurs prières (Ezéchiel 14:14, 20; Jacques 5:11). Cela est significatif. Il y a d'autres raisons de considérer Job comme un personnage historique, mais à mon avis le critère le plus décisif à cet égard est le fait que quand Joseph Smith et son peuple étaient dans une grande détresse et que

Joseph Smith s'adressa au Seigneur et dit: «O Dieu, où es-tu? Et où est le pavillon qui couvre ta cachette?» le Seigneur répondit à son appel à l'aide en disant: «Mon fils, que la paix soit en ton âme! Ton adversité et ton affliction ne seront que pour un peu de temps; et alors, si tu les supportes bien, Dieu t'exaltera en haut. . . tu n'es pas encore comme Job, tes amis ne luttent pas contre toi et ne t'accusent pas de transgression comme ils l'ont fait avec Job» (D&A 121:7–10). Or si Job n'était pas un personnage réel et par conséquent si sa souffrance n'était que le fruit de l'imagination d'un auteur et si, d'autre part, Joseph Smith était un personnage très réel et que sa souffrance et celle de son peuple n'étaient pas imaginaires, que le Seigneur le réprimande parce qu'il n'était pas dans d'aussi graves circonstances que Job, ce serait faire une comparaison intolérable, car on ne peut pas comparer les choses réelles aux choses irréelles. D'autre part, puisque c'est le Seigneur qui fait la comparaison, elle doit être réelle. J'en conclurai donc, rien que sur cette base, que Job a réellement existé. Les Frères, eux aussi, quand ils ont parlé de Job l'ont considéré comme quelqu'un de réel, par exemple, John Taylor *Journal of Discourses* 7:197–198, 18:309–310, 20:305–306, 22:319–320; Wilford Woodruff, *Journal of Discourses* 18:30; Orson Pratt, *Journal of Discourses* 19:315 («Job: «Yet Will I Trust in Him»», pp. 154–55).

(3–5) Job 1:7–12; 2:1–6. Dieu a-t-il conversé avec Satan?

Certains ont mis en doute le fait que Dieu converse avec le diable et ses disciples spirituels décrits ici. Ces versets sont peut-être une manière poétique de planter le décor de ce qui suit dans la vie de Job: ses afflictions, ses tentations et la perte de ses biens profanes, plutôt que le compte rendu d'une conversation proprement dite. Le Seigneur ne marchande pas avec Satan ni n'est d'accord avec ses actes pervers; toutefois il lui permet d'affliger et de tourmenter l'homme jusqu'à ce que le temps accordé à Lucifer sur la terre soit écoulé. Les épreuves de Job seraient en harmonie avec la notion que Dieu permit à Satan de faire tomber des afflictions sur Job, non à cause d'un marchandage entre Dieu et Satan, mais parce que cela cadrait avec les desseins de Dieu pour Job.

Meservy considère cependant que l'apparition de Satan aux «fils de Dieu» peut s'expliquer d'une manière littérale: «La description du diable aux chapitres 1 et 2 est-elle correcte? Je le crois. On nous dit ici que Satan se présenta parmi les fils de Dieu: qui sont ces fils? Ce terme désigne ordinairement dans les Ecritures ceux qui ont fait alliance de servir le Seigneur, sont disposés à prendre son nom sur eux par le baptême et naissent de nouveau et sont ensuite dirigés par l'Esprit de Dieu. Ce sont là ses fils et ce sont là ceux qui s'écrient «Abba, Père» (Moïse 6:65–68, 7:1; Mosiah 5:7–10, 15:10–12; D&A 11:30, 39:4–6, 76:23–24, 51–60; Romains 8, surtout les vv. 14–17). Notre auteur dit: «Or, les fils de Dieu vinrent un jour se présenter devant l'Eternel, et Satan vint aussi au milieu d'eux» (Job 1:6). Cela voudrait dire que Satan vint parmi les fidèles alors qu'ils se réunissaient pour s'acquitter de leurs devoirs religieux. A ce moment-là le Seigneur décida d'en choisir un pour faire une remarque à Satan» («Job: Yet Will I Trust in Thee», p. 155).

(3-6) Job 13:7-28. Avoir confiance en Dieu

Tout en ne comprenant pas pourquoi Dieu permettait l'affliction qui s'abattait sur lui, Job ne voulut pas juger le Seigneur ni perdre sa foi en lui. «Taisez-vous, laissez-moi! dit-il à ses amis, il m'en arrivera ce qu'il **pourra**» (v. 13). Dieu était son salut et Job n'avait confiance qu'en lui. Job mettait son affliction dans la perspective des choses. Comme l'a dit le président Spencer W. Kimball: «Si nous considérions que la mortalité est la totalité de l'existence, la souffrance, le chagrin, l'échec et une vie abrégée seraient une calamité. Mais si nous considérons la vie comme quelque chose d'éternel qui s'étend au loin dans le passé prémortel et continue dans le futur éternel après la mort, alors tout ce qui se produit peut être situé dans une perspective correcte» (*Faith Precedes the Miracle*, p. 97).

Les amis de Job contestaient la sagesse de Dieu et voyaient dans ses souffrances un châtement envoyé de Dieu. Mais Job avait une meilleure compréhension des choses. Il savait que Dieu était là, même si les prières dans lesquelles il demandait à être soulagé n'étaient pas exaucées comme il l'aurait souhaité. Si ses souffrances étaient réellement le résultat de ses péchés, il suppliait le Seigneur de le lui faire savoir pour qu'il pût se repentir (v. 23).

Mais la souffrance n'est pas toujours le résultat du péché. La souffrance a un but plus vaste, et c'est en partie un but éducatif. Le président Kimball a dit:

«N'est-il pas sage de sa part de nous donner des épreuves pour que nous puissions les surmonter, des responsabilités pour que nous puissions avoir des réalisations, du travail pour endurcir nos muscles, des afflictions pour mettre notre âme à l'épreuve? Ne sommes-nous pas exposés aux tentations pour éprouver notre force, à la maladie afin d'apprendre la patience, à la mort afin d'être immortalisés et glorifiés?»

«Si tous les malades pour qui nous prions étaient guéris, si tous les justes étaient protégés et les méchants détruits, le programme tout entier du Père serait annulé et le principe fondamental de l'Évangile, le libre arbitre, prendrait fin. Personne ne devrait vivre par la foi.

«Si la joie, la paix et les récompenses étaient instantanément données à celui qui fait le bien, il ne pourrait pas y avoir de mal: tous feraient le bien mais pas parce que faire le bien est la chose à faire. Il n'y aurait pas de mise à l'épreuve de notre force, pas de développement de notre personnalité, pas d'augmentation de nos pouvoirs, pas de libre arbitre, uniquement des contrôles sataniques.

«Si toutes les prières étaient immédiatement exaucées selon nos désirs égoïstes et notre intelligence limitée, il n'y aurait que peu ou pas de souffrances, de chagrin, de déceptions ou même de mort, et si cela n'était pas, il n'y aurait pas non plus de joie, de succès, de résurrection ni de vie éternelle ni de divinisation» (*Faith Precedes the Miracle*, p. 97).

(3-7) Job 19:26. «Moi-même en personne, je contemplerai Dieu»

Dans la King James Version, ce verset exprime la foi de Job en une résurrection physique. Mais dans beaucoup d'autres versions de la Bible ce verset n'affirme pas une telle croyance; en fait, dans ces versions Job

dit qu'il verra Dieu mais *pas* dans sa chair. Comment est-il possible que deux traductions totalement contradictoires découlent du même texte? Meservy donne une explication:

«Nous pourrions noter entre parenthèses que le grand témoignage de Job dans 19:26 a été interprété de deux façons: «Cependant dans ma chair je verrai Dieu» (King James Version) et «Alors sans ma chair je verrai Dieu» (version de la Jewish Publication Society, 1917). La première de ces versions implique la résurrection littérale, l'autre pas. Le texte hébreu dit: «de [avec le sens soit de provenance soit d'éloignement] ma chair» et cela peut être interprété dans l'un ou l'autre de ces deux sens. La même ambiguïté s'applique à l'usage en anglais [et dans une certaine mesure à l'usage en français]. Si je dis: «De la maison je l'ai vu venir», je peux me trouver soit à l'intérieur de la maison, soit à l'extérieur de la maison quand je l'ai vu venir. C'est ainsi que la théologie que l'on a adoptée détermine la façon de traduire ce passage.

«Les saints des derniers jours n'ont pas besoin de ce passage pour fonder leur croyance en la résurrection littérale, mais s'en servent comme d'une merveilleuse confirmation supplémentaire de la résurrection» («Job: «Yet Will I Trust in Thee», p. 158).

(3-8) Job 29:16-17. Un homme vraiment juste

Le secret de la perfection de Job c'est peut-être là qu'il se trouve: il n'aidait pas seulement ceux qui l'appelaient à l'aide, il allait à la recherche de ceux qu'il pouvait aider.

En tant que roi il était tenu de défendre ceux qui comptaient sur lui pour les défendre. Par exemple quand Job trouvait quelqu'un qui avait été pillé par les voleurs, il pourchassait ceux-ci et faisait usage de la force, si c'était nécessaire, pour récupérer les biens volés et les rendre à leur propriétaire.

Job n'était pas un Robin des Bois qui pillait une catégorie de la société pour pourvoir aux besoins d'une autre. Le seul riche qu'il pillait c'était lui-même, et il le faisait libéralement. Commentant la justice de Job, Clark écrit:

«Comme *magistrat suprême*, il choisissait d'aller avec eux, réglait leurs différends et s'asseyait à leur tête, présidant dans toutes leurs assemblées civiles.

«Comme *général en chef*, il demeurait comme un roi au milieu de ses troupes, maintenant l'ordre et la discipline et veillant à ce que les soldats, ses compagnons, fussent équipés comme il le fallait pour la guerre et disposassent des choses nécessaires à la vie.

«Comme *homme*, il ne considérait pas que les fonctions les plus basses de la vie domestique fussent en dessous de sa dignité pour soulager ou soutenir ses semblables; il s'en allait *consoler les affligés*, visitant les malades et les affligés, pourvoyant à leurs besoins et veillant à ce que les *blesés* fussent convenablement soignés. Noble Job! Regardez-le, *nobles* de la terre, lieutenants de comtés, généraux d'armées, seigneurs de provinces. Regardez JOB! Imiter sa bienveillance active et soyez sains et heureux. Soyez comme des anges gardiens dans votre domaine, faisant du bien à tous par votre exemple et votre générosité. Envoyez vos *chevaux de chasse* à la charrue, vos *coqs de combat* au tas de fumier; et enfin vivez comme des *hommes* et des *chrétiens*» (*Commentary*, 3:132).

Ce n'était pas le Job du tas de cendres et des ulcères; c'était le grand homme de l'Orient que Dieu disait parfaitement intègre (voir Job 1:8).

(3-9) Job 42:10, 13. Pourquoi le Seigneur n'a-t-il pas doublé le nombre des enfants de Job?

Job 42:10 dit que «l'Éternel lui accorda le double de tout ce qu'il avait possédé». Puis après avoir doublé son bétail, l'auteur ajoute: «Il eut sept fils et trois filles» (v. 13). Au départ Job avait sept fils et trois filles. Le doublement de ses anciennes bénédictions pourrait logiquement vouloir dire qu'il devrait recevoir quatorze autres fils et six autres filles, mais au lieu de cela on lui rendit exactement le nombre original. Comment pourrait-on considérer cela comme un doublement? C. F. Keil et F. Delitzsch font une réponse qui devrait

avoir un sens plus grand pour les saints des derniers jours que pour toute autre personne dans le monde des gentils:

«Le nombre de têtes de bétail [voir Job 1:3] semble maintenant doubler, mais il en va autrement des enfants.

«Par conséquent au lieu de [doubler] les sept fils et les trois filles qu'il avait, il reçoit de nouveau le même nombre, ce qui revient aussi à doubler, car, selon la conception de l'Ancien Testament, les enfants décédés ne sont pas absolument perdus [voir 2 Samuel 12:23]. L'auteur de ce livre, logique en tout jusque dans le moindre détail, nous donne ici à comprendre que la relation est différente avec les hommes qui meurent et nous quittent qu'avec les choses que nous avons perdues» (*Commentary on the Old Testament*, 4:2:390).